

Enfin le colloque fait une mise au point, qui sonnerait presque comme un coup de semonce sur les discours tenus par les responsables régionaux, à propos de l'intégration de leur région dans l'espace plus large de l'Europe communautaire. Wolfgang Fach analyse en ce sens la structuration politique d'une identité régionale au travers de deux documents capitaux émanant du gouvernement de Saxe, le Sachsenlied (l'*Hymne à la Saxe*) retenu en 1996 au terme d'un concours public et le Bürgerbuch Sachsen (*Manuel du citoyen de Saxe*) codifiant les relations avec les services de l'État. Michel Denis insiste de son côté sur le consensus qui s'est installé sur la modernisation de la Bretagne entre élus de droite et de gauche, à peine battu en brèche par de petites formations politiques bretonnes qui ne parviennent pas à s'imposer. Mais constituent-elles vraiment un laboratoire d'idées, comme il le pense ? Ou l'avenir du régionalisme est-il à trouver dans la construction européenne à laquelle s'attache Michel Denis et qui constitue, selon lui, un «atout pour l'identité bretonne» ?

Si l'on considère que le débat reste ouvert, on aura vite compris l'importance de cette publication, tant dans la méthode qui redonne une place essentielle à l'histoire comparative et à la pluridisciplinarité, que dans le fond, car dans la dangereuse «fièvre identitaire» qui marque le tournant du xx<sup>e</sup> siècle, il invite à s'interroger sur le caractère dialectique de l'identité et sur l'évolution des discours d'identification. Dans cette réflexion qui souligne bien que l'identité n'est ni une substance, ni un attribut immuable d'une collectivité mais qu'elle s'élabore en permanence dans des interactions entre les individus, les groupes et les idéologies, l'histoire régressive, que pratique Nathan Wachtel dans *Le retour des ancêtres*, aurait toute sa place.

Alain J. LEMAÎTRE

Wendy DAVIES, James GRAHAM-CAMPBELL, Mark HANDLEY, Paul KERSHAW, John T. KOCH, Gwenaël LE DUC, Kris LOCKYEAR, *The Inscriptions of Early Medieval Brittany. Les inscriptions de la Bretagne du Haut Moyen Âge*. Oakville, Connecticut [États-Unis d'Amérique] et Aberystwyth [Pays de Galles], Celtic Studies Publications V, 2000, 1 vol. in-4°, XVIII-340 p., illustrations dans le texte, reliure cartonnée et illustrée d'éditeur.

Cet ouvrage, sous ce double intitulé anglais et français, propose en un texte bilingue la publication des inscriptions répertoriées pour la période 400 [après J.-C.] à 1100 dans l'actuelle région de Bretagne. Il s'inscrit dans un contexte plus large, celui du *Celtic Inscribed Stones Project* – enquête sur les inscriptions lapidaires celtiques – entrepris sous la direction de W. Davies et J. Graham-Campbell à l'University College de

Londres en 1996 pour permettre une meilleure connaissance des inscriptions des régions celtiques du Haut Moyen Âge. C'est donc dans un espace de temps bien court eu égard aux résultats, quatre années, que l'entreprise a été conduite. Cette réussite s'explique par des études antérieures parmi lesquelles il convient de citer, comme les auteurs, celles des regrettés Gildas Bernier et Pierre-Roland Giot. Pour les lecteurs français, il faut souligner le souci de proposer un commentaire bilingue. Cependant la lecture de la version anglaise est préférable, car l'adaptation française, attribuée au départ à Gwenaël Le Duc, n'a en réalité pas reçu son aval définitif.

Il s'agit d'un travail charpenté, consacré pour son premier tiers à une introduction et pour les deux autres tiers à la présentation critique du *corpus*, le tout complété par une bibliographie bien centrée et des *indices* qui permettent de vérifier sans difficulté les détails de l'enquête.

L'introduction reflète d'un côté les hypothèses au départ de l'entreprise et de l'autre ses résultats. Il fallait se situer dans le temps et l'espace. Du point de vue chronologique l'inventaire va de la fin du IV<sup>e</sup> siècle à celle du XI<sup>e</sup> siècle et correspond à deux périodes, celle de l'Antiquité tardive et celle du haut Moyen Âge, choix qui ne peut qu'être loué étant donné les perspectives développées depuis une trentaine d'années par la critique historique et qui insistent sur l'idée de continuité. Le champ géographique retenu est celui de l'actuelle circonscription régionale de Bretagne, comprenant quatre départements répertoriés non dans l'ordre alphabétique mais d'ouest en est : Finistère, Côtes-d'Armor, Morbihan, Ille-et-Vilaine. Une double exception à cette règle nous vaut l'examen de trois inscriptions trouvées pour l'une à Jersey, pour les deux autres à Guernesey. Ceci est à nos yeux parfaitement justifié puisque ces deux îles appartenaient à la cité des Coriosolites et que cette situation s'est prolongée jusqu'à l'époque des invasions scandinaves. En revanche le matériel épigraphique du comté nantais a été laissé de côté bien que, nous précise-t-on, le comté historique de Nantes ait fait partie de la Bretagne un temps à la fin du Moyen Âge — *for a time in the late middle ages*, p. 3 —, en raison du caractère très différent des inscriptions qui s'y trouvent. Cette affirmation est surprenante puisque le Nantais comme le Rennais ont été confiés avec la *Britannia* en 851 à Érispoë par Charles le Chauve et qu'ils ont dès lors constitué ce que certains ont appelé à la romaine la *Nova Britannia*. D'autre part l'examen des inscriptions répertoriées pour l'Ille-et-Vilaine montre qu'elles aussi ont un aspect tout autre que celles des trois premiers départements bretons retenus. Ce choix est en réalité un pis aller qu'explique actuellement l'absence de consensus quant à la survie des circonscriptions héritées du Bas-Empire et à la matérialité de leurs frontières. Force a donc paru de s'en tenir aux circonscriptions actuelles. La présentation historiographique des recherches qui ont éveillé l'attention érudite est pleine d'intérêt, qu'il s'agisse des premiers tâtonnements aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des approches persévérantes de Charles de Keranflec'h ou des recherches scien-

tifiques d'un Louis Marsille et plus encore de celles de G. Bernier ou P.-R. Giot. C'est ensuite une typologie des supports d'inscription qui est établie : menhirs et stèles de l'âge du fer réutilisées, sarcophages, pierres anépigrafiqnes simplement gravées d'une croix, pierres portant croix et inscriptions, pierres décorées de simples motifs ornementaux. La localisation des pierres gravées fait l'objet d'un examen attentif suivant qu'elles se trouvent encore à l'emplacement pour lequel elles avaient été destinées ou qu'elles ont été déplacées. La recherche est ici menée en fonction du substrat géologique des régions considérées mais aussi des centres d'habitat, des sites religieux – monastères – ou du réseau routier ancien. Les inscriptions du Rennais échappent à cette nomenclature puisqu'elles ont été trouvées dans des cimetières. L'étude de la paléographie des inscriptions dans leur diversité constitue l'une des éléments essentiels de la datation proposée pour chaque inscription. En même temps se trouvent dégagées des influences qui sont les unes insulaires, les autres continentales. L'inscription de Langombrach, par exemple, prouve l'existence d'échanges culturels entre la Bretagne et la Francia plus profonds que certains ne voudraient l'admettre, peut-être dès la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. L'enquête sur la langue des inscriptions est non moins révélatrice. Elle montre qu'après la conquête romaine le gaulois a continué d'être utilisé conjointement avec le latin comme le montre la pierre de Plumergat pour son inscription la plus ancienne. Les influences brittoniques s'expliquent par l'importance de l'immigration qui aboutit dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle au changement de dénomination de l'extrémité occidentale de l'Armorique, devenue la petite Bretagne. L'étude de l'anthroponymie des inscriptions révèle des influences complexes, mais la langue utilisée est majoritairement le latin, même s'il s'agit d'un latin contaminé par des influences vernaculaires. Ces inscriptions témoignent enfin de la christianisation du pays.

Le recueil révèle un matériel à la fois limité en nombre – vingt-neuf inscriptions – et très divers, que ce compte rendu invite à examiner cas par cas en insistant sur la rigueur qui caractérise la présentation de chacune d'entre elles : description de l'emplacement primitif si cela est possible, localisation actuelle par référence aux circonscriptions administratives modernes, évocation de la découverte datée avec le maximum de précision, puis présentation de son auteur comme des autres érudits qui se sont intéressés au monument. Cet aspect est illustré par la reproduction de dessins ou de gravures effectuées à l'époque. Ce souci est important car certaines inscriptions ont entre temps souffert ; l'une d'entre elles n'a pu être retrouvée pour Saint-Michel-en-Grèves. Le travail se poursuit avec la description du support, l'analyse du texte à partir des discussions scientifiques dignes d'être retenues pour aboutir à une lecture accompagnée d'une traduction anglaise et française, complétée par la description de la forme de lettres, concrétisée par un commentaire textuel, une évocation historique du site et de la datation du travail du lapicide.

Le nombre des inscriptions retenues est modeste et naturellement se trouve posée la question des destructions qui auraient pu intervenir. Une réponse partielle est proposée en fonction d'une enquête archéologique concernant l'ouest du Morbihan, plus précisément le territoire entre le Blavet et l'Étel. Sur les cent quatre-vingt-deux anciennes stèles anépigraphiques répertoriées, seules neuf d'entre elles ont été christianisées par la gravure d'une croix ou d'une inscription. Ce chiffre limité s'éclaire aussi par le petit nombre d'inscriptions romaines à nous être parvenues pour ces mêmes circonscriptions. Toute la valeur de ces inscriptions ressort de l'absence de sources diplomatiques pour la période allant du <sup>v</sup> à la fin du <sup>viii</sup> siècle.

L'ouvrage s'achève enfin par un appendice énumérant sept inscriptions écartées du *corpus* en raison de leur caractère tardif ou dans un cas de l'extrême difficulté à reconnaître le tracé de lettres. Il y a cependant un oubli, celui d'une inscription située dans le montant gauche du mur intérieur à l'entrée de la chapelle axiale de l'église abbatiale de Saint-Gildas-de-Rhuys. Le texte se lit ainsi :

PRO GOSFREDO DEUM ORATE

Pour Geoffroy priez Dieu

Marc Déceneux qui en donne une reproduction dans sa *Bretagne romane*, Rennes, 1998, p. 8, s'était demandé s'il ne s'agirait pas d'un hommage au duc Geoffroy II, mort à Paris le 19 août 1186, offert par sa veuve venue en pèlerinage au sanctuaire dans le mois de mai 1189. Personnellement nous serions porté à reconnaître Geoffroy I<sup>er</sup> duc de Bretagne de 992 à 1008. L'année même de sa mort, survenue lors d'un pèlerinage à Rome, il avait obtenu de Gauzlin abbé de Fleury l'envoi d'un moine, Félix, qui sera le premier abbé du monastère restauré de Rhuys. Mieux, son sarcophage dont le couvercle présente une inscription tumulaire est publié dans ce recueil !

Cette restriction doit être bien comprise ; elle est le reflet de l'attention diligente avec laquelle nous avons lu puis repris de nombreuses fois ce *corpus* appelé à rendre de très grands services à tous ceux que l'étude du Haut Moyen Âge breton passionne.

Hubert GUILLOTTEL

Michel BRAND'HONNEUR, *Manoirs et châteaux dans le comté de Rennes. Habitat à motte et société chevaleresque (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, 317 p.

Confondues parfois par les premiers archéologues avec des tumulus préhistoriques, les mottes (monticules naturels ou artificiels, de forme